

## Devant des portraits de familles

Paul Chanel Malenfant

Numéro 156, automne 2019

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/93428ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

### Éditeur(s)

Les écrits de l'Académie des lettres du Québec

### ISSN

1200-7935 (imprimé)

2371-3445 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

### Citer cet article

Malenfant, P. (2019). Devant des portraits de familles. *Les écrits*, (156), 103–108.

PAUL CHANEL MALENFANT  
DEVANT DES PORTRAITS DE FAMILLES

*Sépia pour le père*

*Ce regard qui s'épuise de tendresse  
dans un sourire que déjà la mort  
frôle. Homme seul dans son canot il  
file le parfait bonheur de l'arbre.  
Ses mains cultivent la musique des lieux.*

Jean Royer

J'ai écrit à propos de mon père, le ténébreux, aussi lointain dans ses pensées que la fontaine éteinte au cœur du village de ma naissance. Telles phrases, ici ou là, en quelque poème ancien :

*Tu ne dis plus je vieillis, tu dis  
Je ressemble à mon père.*

Ou encore :

*Je n'ai pas vu mon père mourir  
J'ai vu mon père mort.*

Il lavait au lavabo le mauve des laitues. Je regardais ses mains comme on regarde des mains d'homme en train d'êtreindre. En train d'écrire.

Il croyait au rêve d'octobre. Au bel octobre flamboyant des oies blanches de Riopelle, sans roi ni maître, qui lui paraissait à portée de pays.

État de manque à l'âge où peu à peu  
J'entre dans l'ombre et pactise avec elle  
J'ai mal ô mon père de ne pas avoir été père  
Comme toi j'aurais aimé ainsi qu'une jeune mère  
Tenir contre mon sein d'homme le nourrisson gémissant  
Que fait taire le murmure du silence à l'oreille le bruit  
De marée lente du *chut... chut...* paternel

Froid dans le dos j'ai conscience de ma peau  
Devant la lumière blanche de ce drap  
Étalé sur le visage de mon père et la fatigue  
Du fleuve comme un démembrement

Son corps n'est plus là dans l'espace  
Je suis empêtré du mien  
Le moindre muscle tressaille son âme  
Est prise en otage parmi les griffes  
Les réverbères du rêve

De sa chambre je ne sortirai pas vivant  
Car je tiendrai la promesse de ses yeux clos  
Sur du néant

*Sanguine pour la mère*

*Si proche dans ses mots où le cœur  
s'ouvre. Âme qui vive où la clarté  
des jambes. Qui veut la rejoindre  
à la cime des douleurs si  
le silence ne vaut pas le paysage?*

Jean Royer

*Juste avant l'épure et réduite à sa plus simple expression.*

Entre pitié et recueillement, œuvre extrême, ma mère ajuste pour l'éternité son masque de poussière.

Où donc est passé son vison noir, son odeur de talc et de naphthaline? Où donc s'en est allé l'envol des chemises paternelles parmi les cordeaux de la pluie d'été?

Les images s'amenuisent au regard mourant dans la chambre obscure; la vie s'abolit, transparente, exsangue parmi les années-lumière.

Mère ouvre les yeux. J'y vois de l'eau pâle comme si sa tête en était pleine. Et je me noie avec elle dans du néant.

Mère mourante ton âme tressaille entre tes mains  
Sur les replis du drap tes lèvres saignent  
Plaies sans coutures apprêtées aux signes du silence

Des lueurs bleutées traversent la chambre  
Avec la foule émaciée des visages du Pakistan

Je n'ai jamais cru aux anges de l'enfance  
À leur ombre immatérielle sans sillage d'ombre  
Leurs pas perdus dans les miroirs muets  
Leurs ailes apatrides à tire-d'aile en allées  
Aux mirages des paradis perdus

Mais comme le vent s'effeuille sur le fleuve  
Je viens à vous père et mère morts avec ma voix  
Plus nue que la langue maternelle  
Des psaumes et des oraisons

*La mort donne à voir la mort*  
Louise Drouet

À feu et à sang du noir crépite sous la peau  
La langue est avalée les mots sombrent  
Sans la voix qui les rassemble entre les ombres  
Car *Aujourd'hui maman est morte*

Toute la nuit j'ai laissé veiller la lampe  
Et filer les plaintes  
Du *Stabat Mater* de Pergolèse

Je n'ai pas touché le corps crayeux de ma mère  
Morte, double de mon corps mortel

Le mot *dépouille* s'englué dans ma bouche  
*Malenfant* ou *Lafrance* ?

Aujourd'hui je ne me souviens plus  
Ni de son nom de fille  
Ni de mon nom de famille

La neige volette à ma fenêtre

Je revois ô mon père la supplique  
De ton vieux visage mourant juste avant  
Que tes yeux ne s'éteignent sur ta nuit

Tandis que ma mère                    ancien temps  
Dans la cuisine d'hiver sentant la cendre et la suie  
Fil à fil faufile l'ourlet de sa petite robe noire  
Celle des jours de deuil qu'elle portera pour toi  
Avec un collier de fausses perles de satin

J'ai beau chasser le souvenir de mes morts  
Ils s'accrochent enfants peureux  
Aux jupes de leur mère                    passé simple

Une voix étrangère à la mienne  
Se glisse entre mes mots retrouvant  
À mon insu l'haleine de la réglisse noire  
L'envol en l'air des fusées de papier  
Le glissement lumineux dansant sur l'eau  
Des bateaux de papier pointus

---